



CAMILO SÁNCHEZ
La veuve
des Van Gogh



LIANA LEVI



Sur la mort de Vincent Van Gogh tout a été écrit. Sur celle de son frère Théo, terrassé par le chagrin, des litres d'encre ont été aussi déversés. Mais personne n'a évoqué ce qu'il advint de Johanna Van Gogh-Bonger, épouse de Théo, qui vécut un double veuvage tant le lien entre les deux frères était fort. Après la disparition de son mari dans un hôpital psychiatrique d'Utrecht, la jeune femme décide d'ouvrir, à quelques kilomètres d'Amsterdam, une auberge qui lui permettrait, à elle et à son bébé de un an, de survivre. C'est là qu'elle réunit les lettres de Vincent, qu'elle accroche aux murs ses toiles. Nous sommes en 1891 et certains voyageurs de cette fin de siècle s'arrêtent volontiers dans l'agréable demeure. Déconcertés, ils regardent ces tableaux aux couleurs inattendues qui jusque-là n'ont pas trouvé d'acquéreur, ni à Arles ni à Paris. Des tableaux dédaignés et même voués par certains au bûcher tant ils paraissent « démoniaques ». Cette exposition loin du monde des critiques prétentieux et pontifiants permettra au peintre de connaître enfin une gloire posthume. Une histoire méconnue et passionnante qui brosse, entre documentaire et fiction, le portrait d'une femme hors norme dont la détermination a changé la face de l'art contemporain...

CAMILO SÁNCHEZ est né à Mar del Plata (Argentine) en 1958. Diplômé en journalisme et sciences humaines, il a collaboré à différents journaux et revues, dont *Ñ* et *Clarín*. Il dirige actuellement *Dang Dai*, le premier magazine d'échanges culturels entre l'Argentine et la Chine. *La Veuve des Van Gogh* est son premier roman.

Camilo Sánchez

La Veuve des Van Gogh

*Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Fanchita Gonzalez Batlle*



Liana Levi

À Silvana du Caraguatà

Annoncé par une ombre pesante sur chaque marche de l'escalier, Théo Van Gogh entre, talonné par le spectre de la mort

Johanna le regarde. En trois jours il a vieilli de dix ans.

Il n'accorde presque aucune attention à sa femme et son enfant. Avec un soin extrême il glisse sous le lit les derniers travaux de son frère, plusieurs toiles roulées, peintes encore récemment. Puis dans le coffre en chêne contenant les lettres de son frère il en dépose une dernière, que Vincent avait sur lui quand il s'est tiré une balle et s'est couché pour dormir.

Dehors, on entend le claquement des sabots des chevaux sur le pavé, Johanna Van Gogh-Bonger retourne à ses papiers. Mais avant d'en arriver aux mots elle met d'abord de l'ordre dans l'appartement, ce petit univers de plus en plus incertain.

Sur une table en amandier, au quatrième étage du 8, rue Pigalle à Montmartre, la musique de la ville éveillée commence à s'estomper. Et tandis que la soirée avance Johanna ne parvient pas à distinguer la couleur de ce qui vient.

Elle étrenne – est-ce une coïncidence? – un nouveau cahier de son journal intime avec la nouvelle de la mort de son beau-frère. Elle écrit.

Théo n'a pas voulu parler de l'agonie de Vincent. C'est à peine s'il a dit qu'il paraissait calme dans le cercueil posé sur la table de billard de l'auberge Ravoux, et que cela avait été une bonne idée d'exposer quelques-unes de ses dernières œuvres autour de sa dépouille.

Je me suis contenue pour ne pas lui dire la grossièreté qui m'est venue à l'esprit : qu'il avait enfin réussi à avoir sa première exposition individuelle.

Je me suis tue et Théo est allé dormir. Depuis six heures il fait sa première grande sieste sans que son frère soit présent en ce monde.

Je me suis toujours sentie un peu comme une intruse, un intermédiaire entre les frères Van Gogh, écrit Johanna dans son journal intime.

Les quatre dernières années elle a choisi de détourner les yeux quand Théo envoyait l'enveloppe contenant les cent cinquante francs mensuels ; elle a également calmé son mari lorsque, furieux, il parlait d'abandonner son frère à son sort.

Si nous y mettons de la passion, à feu lent, se répète-t-elle en langeant son fils, et elle prend une décision parce que son époux ne quitte pas le lit : rédiger elle-même pour l'envoyer à l'imprimerie l'avis de décès de son beau-frère.

Comme Johanna évite les hypocrisies, le faire-part est au nom de Théo, le seul à s'être occupé de tout jusqu'à la fin. Avec diplomatie, cependant, Johanna indique deux adresses d'expéditeur : celle de l'appartement qu'elle partage avec son mari à Montmartre, 8, rue Pigalle, Paris, et, bien qu'elle le ressent presque comme une concession, celle de la mère des Van Gogh sur Herengracht, Leyde, Hollande.

Elle pense à une chose qu'elle veut oublier. Dans la longue nuit d'été accablante de Paris, elle se demande

pour la première fois si elle a bien fait d'accepter que son fils soit prénommé Vincent en hommage à son oncle peintre.

J'essaie de calmer la douleur de mes seins crevassés par l'exigence du petit avec une crème au calendula.

Écrire calme le reste de mon corps.

Mon fils, le petit Vincent, dort dans son berceau de chêne : je pense maintenant qu'il devra être fort pour briser la malédiction qui entoure son prénom.

Johanna est tourmentée sans répit par le regret de ne pas s'être opposée, lorsqu'elle était enceinte de trois ou quatre mois, à l'idée de Théo de perpétuer la tradition familiale en prénommant leur fils Vincent.

Elle ignorait à cette époque que ce prénom était marqué par tant de malheurs. Elle a pu reconstituer l'histoire il y a quelques jours quand elle s'est finalement rendu compte que son beau-frère n'avait pas été l'aîné de la famille.

Avant Vincent et Théo, il y avait eu un autre frère, lui aussi prénommé Vincent, et il était mort à la naissance ou quelques heures plus tard. Johanna ne connaît pas encore tous les détails.

Un an après, jour pour jour, et comme une condamnation, naissait le Vincent qui vient de mourir.

Ce que Johanna a pu apprendre, et l'image la poursuit depuis lors, c'est que le premier Vincent a été enterré dans le petit cimetière de Zundert, à côté des hauts murs colorés de l'église, munie d'une lucarne au-dessous du toit de tuiles, à quelques mètres de la maison des Van Gogh.

Et que le second Vincent, celui qui vient de se suicider, a grandi en déposant des fleurs sur une tombe où il lisait son nom et la date de son anniversaire.

De quoi donner des frissons.

Dorénavant, dans ce journal, Vincent sera le prénom par lequel je désignerai mon fils.

L'autre, le mort, celui des cobalts et des jaunes, celui des champs de blé mûr et des tournesols contre le monde, je l'appellerai Van Gogh.

Johanna doit convaincre Théo, qui est resté couché presque deux jours entiers, d'envoyer à sa mère quelques exemplaires de l'avis de décès de son frère.

Ce n'est pas simple.

Ils ne l'ont pas vue depuis que la dame est tombée d'une diligence Van Gend & Loos il y a un an et demi, et qu'elle en a gardé des douleurs permanentes dans les hanches. Ce qui a accentué le caractère distant et revêche d'Anna Cornelia Carventus. André Bongers, le frère de Johanna, le meilleur ami de Théo, l'a toujours appelée « la dame aux yeux de glace ».

Johanna aide son mari à sortir du lit et le pousse pratiquement dans un bain d'eau froide pour qu'il reprenne un peu de forces. Théo écrit une lettre à sa mère et la laisse délibérément sur la table.

La mort de Vincent est une douleur qui m'accablera longtemps et qui ne s'effacera certainement pas de mes pensées ma vie durant; mais si nous devons dire quelque chose c'est qu'il connaît enfin la tranquillité qu'il désirait tant.

La vie lui pesait beaucoup mais, comme il arrive souvent, maintenant tout le monde n'a que des louanges pour son talent.

Johanna s'étonne que « maintenant » soit souligné d'un trait énergique.

Il lui semble en outre que ce n'est pas vrai. Que Théo exagère en disant que tout le monde reconnaît maintenant le talent de Van Gogh.

Le petit Vincent traverse deux jours de fièvre et d'inquiétude qui le font pleurer presque en permanence ; il en ressort avec une minuscule pointe blanche sur la gencive inférieure.

Le signe de sa première dent le met de mauvaise humeur.

Johanna réussit à comprendre que ses plaintes viennent d'une colère précise, que son fils pleure comme s'il cherchait à en sortir. Théo, en revanche, pendant cette première semaine de deuil, la barbe hirsute et un costume gris foncé qu'il n'enlève même pas pour dormir, paraît se complaire tout au fond de l'abîme.

Je surmonte, comme je peux, le chagrin de mon mari.

La mort installe dans la maison une atmosphère cérémonieuse et définitive. Ainsi que l'idée que tout ce que nous faisons est, d'une certaine façon, irréel.

À Paris, la grève des cochers de fiacre provoquée par le refus des compagnies d'acheter de nouveaux véhicules est largement suivie. Les quotidiens rendent compte des difficultés qu'elle entraîne ; pour les riches qui ne veulent pas aller à pied et pour les touristes qui n'ont pas de temps à perdre. L'absence de voitures de louage dans la ville déserte se fait remarquer.

C'est pourquoi ce samedi d'août 1890, Johanna peut voir le pavé de Paris dans toute son ampleur : luisant sous les nouveaux becs de gaz.

« Les fiacres dans les dépôts, les chevaux dans les écuries et les cochers dans les auberges. Du temps de Louis-Philippe

ils auraient fini en prison », entend dire Johanna au marché par une dame raffinée, élégante, nostalgique d'une époque à jamais révolue. Le dimanche, quand la grève prend fin, Johanna parvient à convaincre Théo de faire une excursion. Avec le petit Vincent ils vont découvrir le gigantesque ascenseur des Fontinettes à Arques.

Le couple est impressionné par le mât de charge en fer de vingt ou trente mètres de haut qui soulève et dépose les bateaux comme s'ils étaient en carton.

« Ce que c'est que la science quand on fait appel à elle à des fins commerciales », dit Théo qui semble enfin s'intéresser à autre chose qu'à la mort de son frère.

Quand ils reviennent à une heure très tardive Johanna s'assoit devant le tableau du pont de Trinquetaille que Van Gogh a peint à Arles : une nuit lumineuse sur un Rhône aux reflets jaunes.

Elle garde aussi en tête l'image récente d'un immense bateau qui se balance en l'air.

Entre le fait esthétique et le progrès scientifique, lequel va le plus loin ou vient de plus loin ? se demande-t-elle.

Johanna ne pourra pas s'endormir avant l'aube. Elle écrit.

J'ai emmené le petit chez le médecin.

Dans la salle d'attente certains parlaient avec enthousiasme de l'approbation par la Chambre des députés d'un budget de 58 millions de francs pendant cinq ans.

Non pour des écoles ni des hôpitaux, mais pour la construction de navires de guerre.

Ils sont fous.

Théo est très absent : aujourd'hui il n'a pas dit un mot de toute la journée. Son deuil l'a rendu taciturne et je crains que son état de santé ne se dégrade de nouveau.

Johanna organise un dîner de famille à Pigalle, avec son frère André Bongers et sa femme Annie van der Linden.

Dans son style habituel Annie descend d'une voiture de louage récemment importée d'Angleterre ; elle porte un tout nouveau corset en caoutchouc qui évite la gêne, un jupon de dentelle noire sans aucun volant et, par-dessus, une robe légère en lin. Et elle a l'air éblouie par sa découverte récente.

«La mosaïque va changer l'architecture grisâtre de Paris», dit-elle sur le ton frivole, nasal et inexpressif qui est le sien, pendant qu'André, inquiet, passe les doigts dans ses cheveux fins qui ressemblent à des cheveux de femme ou d'enfant.

Malgré Annie, Johanna se ménage un moment d'intimité avec son frère pour lui demander des détails sur la mort de Van Gogh, puisque son mari les lui a épargnés jusque-là.

Elle les notera le soir même dans son journal.

La balle dans la poitrine date du dimanche après-midi, mais le peintre, digne jusqu'à la fin, a refusé de donner au docteur Gachet l'adresse de cette maison pour qu'il envoie une dépêche : il ne voulait pas que Théo voie le décor de son agonie.

C'est le docteur Gachet qui très tôt le lundi matin a envoyé un message au bureau de Théo dans la vieille galerie Goupil.

Sans rien dire à personne, Théo et André ont pris le premier train pour Auvers d'où ils ont envoyé les nouvelles ; Johanna a alors pensé à tort qu'il s'agissait encore d'une crise. Une de plus.

Dans ce premier courrier Théo me cachait l'existence de la balle dans la poitrine pour m'éviter une alarme qui, cette fois, était réelle : c'est ainsi qu'agissent parfois les Van Gogh.

Comme s'il ne savait pas la violence qui s'exerce quand on cherche à contrôler les émotions des autres.

Quand ils sont finalement parvenus jusqu'au lit de Van Gogh, André a dû s'occuper surtout de Théo, terrassé par le chagrin, car le peintre restait lucide malgré la fièvre, et sans se plaindre, couché dans son lit et fumant la pipe pendant qu'il laissait derrière lui toute son histoire.

Sa forte fièvre le rendait bavard. Des phrases telles que : « Ce n'était pas Théo, ce n'était pas Elisabeth, c'était moi », qui évoquaient une scène imprécise de son enfance ; jusqu'à des propos quelque peu incompréhensibles comme : « Ce n'est pas grand-chose un homme seul qui sauve une couleur de la dérive », ou des tirades entières de *Richard III*, restes de l'époque où il se passionnait pour Shakespeare.

Théo parle à peine pendant tout le dîner.

« Le pire a été le curé¹ », sont les seuls mots qu'il glisse pendant qu'ils en sont au plat principal.

André complète le récit.

Comme il s'agissait d'un suicide, le curé d'Auvers a refusé de prêter le corbillard de la paroisse et c'est Émile Bernard, dans la profonde mélancolie de l'adieu, qui est allé en négocier un autre dans un village voisin, Méry.

Il y a une pleine lune que les iris en fleurs de la cour semblent remercier.

Même le secteur le plus festif et sordide de Montmartre commence à sombrer dans le sommeil.

J'écris la nuit, tard, quand plus personne ne peut m'imposer ses pensées.

1. Le nom de famille du curé était Teissier. Il n'a pas été possible de retrouver de trace de son prénom.

J'écris contre mon instinct: le petit ronronne dans son berceau comme s'il exigeait ma présence à ses côtés.
Récemment il paraissait captivé par le son d'un hochet en bois.
Ses yeux papillotaient, curieux, à la recherche de l'origine du bruit.

Johanna Van Gogh-Bonger se prépare à cuisiner des magrets de canard qu'elle a mis à mariner la veille dans un mélange de cognac et de citron. Elle les parsèmera de quelques olives noires que le peintre a achetées il y a deux mois quand ils se sont enfin rencontrés et que Vincent Van Gogh a cessé de n'être pour elle qu'un nom, les tableaux qui occupent tous les murs de l'appartement, la correspondance ponctuelle et obsédante, les troubles psychiatriques qui ont rempli d'ombres les nuits de ses fiançailles et de son mariage avec Théo, et les cent cinquante francs mensuels.

Pendant que les magrets dorent dans la poêle, Johanna émince trois oignons violets et parfumés, écrase quelques gousses d'ail et se rappelle le moment où elle a fait la connaissance de Vincent Van Gogh. Théo était allé chercher son frère à la gare, inquiet parce qu'il pensait qu'il ne pourrait pas rester seul une minute, et plus tard ils sont descendus ensemble d'une voiture de louage, souriants.

Certes, Johanna ne le connaissait pas, mais la ressemblance entre Van Gogh et son autoportrait au chevalet qui était resté deux mois dans le couloir devant la garde-robe était surprenante.

Elle se rappelle un geste de Van Gogh. Il s'était arrêté devant le fiacre et avait dit au revoir à l'un des chevaux en le caressant lentement à partir du front et le long de l'encolure comme s'il voulait le remercier du voyage.

Johanna n'avait jamais rien vu de tel.

En y repensant, elle découvre qu'à aucun moment durant ces deux mois elle n'a pu soupçonner l'envie de mourir chez cet homme qui agissait à son propre rythme et paraissait plus jeune que son mari.

Ces jours-ci la chaleur rend Paris insupportable.

La ville ne devient plus aimable que lorsque souffle une brise venant de la campagne chargée d'un parfum de légumes frais et qu'elle supprime l'odeur aigre du crottin de cheval qui se calcine au soleil.

Le rendez-vous avec Edith Tcherniac a presque été une excuse pour que Johanna s'échappe un moment de l'appartement, qu'elle a laissé entre les mains de Zuleica, une adolescente espagnole qui l'aide à tenir la maison. Cette jeune fille qui semble la connaître mieux que quiconque l'a soutenue dans sa décision parce qu'elle sait quand Madame est sur le point d'exploser et chaque fois, un peu avant, elle l'encourage à sortir prendre l'air.

Comme il ne sera cinq heures que dans une demi-heure, Johanna s'assoit au Café Vachette où ils ont la délicatesse de laisser sur les tables des feuilles de papier de couleur pour inciter les clients à écrire.

L'endroit est encore en ébullition. Le garçon raconte à Johanna qu'il y a peu, à une table voisine, Verlaine, ivre, a dérangé tout le monde avec sa façon de frapper le plancher de sa canne en exigeant d'être pris au sérieux.

«Je ne suis pas saoul, je ne bois que pour conserver ma réputation», criait-il tout excité.

Edith Tcherniac arrive un peu après l'heure convenue dans une robe légère qui effleure à peine le sol et elle apporte un cadeau à Johanna, un article de *The Observer* sur Percy Bysshe Shelley, ainsi que quelques potins peu intéressants sur le British Museum et la vie à Londres en général.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site

www.lianalevi.fr

Titre original: *La viuda de los Van Gogh*

© Camilo Sánchez, 2012

By arrangement with Literarische Agentur Mertin Inh.

Nicole Witt e. K. Frankfurt am Main, Germany

© 2017, Éditions Liana Levi pour la traduction française

Couverture : D. Hoch

Photo : © DR

Cette édition électronique du livre *La veuve des Van Gogh* de Camilo Sánchez a été réalisée en avril 2017 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782867469343 – Numéro d'édition : 509)

ISBN Web: 9782867469367